A son ami Victor Suin, souvenir affectueux offert par l'auteur
Duchange

Extrait du Bulletin de la Société académique de Laon.
Année 1853.

BERTHELEMY

PEINTRE LAONNOIS

(1743 -- 1811)

PAR DUCHANGE.

LAON.

IMPRIMERIE DE ÉD. FLEURY ET AD. CHEVERGNY,
Rue Sérurier, 22.

BERTHELEMY

PEINTRE LAONNOIS

(1743—1811)



Lorsque les vents d'automne secouent les feuilles jaunies des arbres et emportent au loin leurs graines que l'été a mûries, ils les répandent au hasard sur des terrains qui leur devront un jour une riche verdure et un frais ombrage; ainsi les artistes, dans leur existence nomade, donnent la vie à des enfants héritiers de leur nom, de leur talent souvent et de leur réputation, dans des villes auxquelles ils ne semblaient pas prédestinés, et dont plus tard elles seront fières. C'est par suite d'une de ces circonstances imprévues que Laon est devenu la patrie du peintre Berthelemy.

Jean-Simon Berthelemy naquit en effet à Laon, le 5 mars 1743. Son père habitait Guise, où il exerçait la profession de sculpteur en bois avec une certaine habileté. Il avait été appelé pour exécuter à l'abbaye de Vauclerc, située à peu de distance de Laon, des travaux de son art. Il était venu en conséquence se fixer, avec sa famille, dans cette dernière ville; et il était occupé à des ouvrages de sculpture dans l'abbaye de Saint-Martin, lors de la naissance de son fils (1).

(1) Il fut baptisé sur la paroisse de Saint-Eloi qui se composait

Aussitôt que le jeune Berthelemy eut atteint sa sixième année, son père le mit en pension, à Laon, chez un de ses oncles; mais, dès son jeune âge, Simon annonça beaucoup plus de dispositions pour les arts que pour les études scientifiques. Son père ne voulut point contrarier ses goûts et il lui fit apprendre le dessin. L'enfant fit des progrès rapides; Berthelemy pensa alors à l'initier à la sculpture. Simon se mit au travail pour satisfaire au désir de son père; mais, dès que ce dernier avait le dos tourné, il quittait le ciseau pour ses crayons et s'amusait à copier les dessins que lui traçait son père, au lieu de les sculpter. Souvent même il en créa qui, pour n'être pas sans défauts, étonnaient Berthelemy et que quelquefois il mit à profit. Bientôt le jeune Simon n'eut plus rien à apprendre des maîtres peu éminents de sa ville natale; son père lui même se reconnut impuissant désormais à lui donner des leçons; c'est alors qu'il l'envoya à Paris avec l'intention d'utiliser sa vocation et d'en faire un artiste.

Berthelemy avait à Paris un frère qui y exerçait comme lui la profession de sculpteur; c'est à ses soins qu'il résolut de confier son fils, et il le lui conduisit. Ils présentèrent ensemble le jeune Simon au peintre Noël Hallé qui consentit à l'admettre au nombre de ses élèves. N. Hallé avait alors quelque réputation, il a laissé des tableaux qui ne sont pas dénués de mérite; on lui doit aussi plusieurs

d'une chapelle et d'une partie de la nef de l'église actuelle de St-Martin. A cette paroisse appartenaient, outre Classon, la ferme d'Avin, etc., les *laïques* qui habitaient dans l'intérieur de l'abbaye, et les religieux avaient donné à Berthelemy père, dans la cour même de leur couvent, un logement qu'il y occupait encore en 1746, ainsi que le constate l'acte de naissance d'un second fils, à la date du 11 septembre de cette même année.

plafonds ; on en voit un encore dans l'une des chapelles de Saint-Sulpice (1). La vue de ces derniers ouvrages du maître ne fut pas peut-être sans influence sur l'esprit de Simon, et a pu déterminer, plus tard, une certaine prédilection de sa part pour ce genre de peinture, ainsi que nous aurons lieu de le remarquer dans la suite.

Après avoir fait à l'oncle et au professeur toutes les recommandations que lui suggérait sa tendresse, et avoir donné à son fils ses derniers conseils et sa bénédiction, pieux usage qu'épargnait encore le respect humain, Berthelemy le quitta pour venir reprendre à Laon ses travaux interrompus. C'était toutefois avec quelque chagrin qu'il avait dû renoncer à l'espoir, dont il s'était bercé, de se préparer un successeur dans son fils ; pourtant il n'avait point hésité à sacrifier ses désirs à une vocation prononcée. Simon, de son côté, n'avait pas sans de vifs regrets quitté sa famille ; mais il s'en consola aisément ; les impressions, à son âge, changent et s'effacent si vite ! Il fut d'ailleurs saisi d'admiration à la vue des innombrables merveilles qui frappaient ses yeux, et de tant de tableaux surtout qui exaltaient son imagination ; il était

(1) Ce plafond, de forme irrégulière, représente un ange, aux ailes déployées, s'élevant dans les airs au milieu d'un groupe de séraphins à demi-cachés par les nuages ; il indique d'une main l'étoile des mages qui brille au ciel au-dessus de sa tête. Voici ce qu'on lit à ce sujet dans le registre où est inscrit l'inventaire du mobilier de la paroisse : « Pour l'intelligence de ce tableau, on » doit rappeler que la chapelle était dédiée à la sainte enfance de » Jésus, et que le tableau principal, placé au-dessus de l'autel, » représentait l'enfant Jésus adoré par les mages. C'est pour cette » raison que, dans la peinture du plafond, on voit l'étoile porter » des rayons de lumière du côté où était ce tableau. » Dans cette même chapelle se trouve en outre, de N. Hallé, un tableau qui a pour sujet, *Jésus-Christ faisant approcher les petits enfants pour les bénir.*

heureux de pouvoir enfin se livrer tout entier à l'étude de la peinture. Il se fit dès lors un travail sérieux de ce qui n'avait été jusque-là pour lui qu'une agréable distraction.

Tout était à refaire ; il fallait revenir, pour ainsi dire, aux premiers principes ; mais Simon était patient ; il se soumit avec docilité à tout ce que le maître exigea ; et, joignant à ses dispositions naturelles une grande application, il fit en peu de temps des progrès sensibles.

Après les heures de leçon, souvent il sollicitait et obtenait du maître la faveur de le regarder peindre ; il faisait ainsi à ses côtés de longues séances, cherchant à deviner, à saisir les procédés de l'artiste, et il a répété bien des fois, dans la suite, que cet examen attentif lui avait été au moins aussi profitable que l'exercice personnel et les conseils qui lui étaient donnés directement.

Bientôt le jeune peintre se distingua parmi ses condisciples ; et, après avoir remporté plus d'une fois des médailles dans les divers concours de l'Académie, il obtint, en 1764, le deuxième grand prix, sur le sujet de *Cléobis et Biton conduisant leur mère au temple de Junon.* Si ce premier triomphe, récompense d'un travail assidu, vint jeter la joie au cœur du jeune Berthelemy et l'animer d'une nouvelle émulation, il apporta aussi du bonheur et quelque consolation dans sa famille.

Simon avait une sœur, plus jeune que lui de deux ans ; elle avait été élevée chez les dames religieuses de la Congrégation de Laon ; et, à des études plus sérieuses, elle joignait un talent assez remarquable dans le dessin et la musique. A cette même époque, elle venait de prendre le voile dans l'abbaye royale d'Avenay, près d'Epernay. Les parents restaient seuls ; mais ils n'avaient pas voulu contrarier la sainte vocation d'Eugénie, plus

qu'ils n'avaient contrarié celle de Simon. La séparation avait été douloureuse, et les succès de leur fils venaient à propos les dédommager des sacrifices d'argent et de cœur qu'ils s'étaient imposés pour leurs enfants, alors qu'ils se berçaient aussi d'un avenir heureux et paisible pour leur fille chérie, dans cette vie de son choix.

En 1766, les religieux de Vauclerc, avec lesquels le sculpteur Berthelemy avait continué d'entretenir de bonnes relations et qui ne cessaient de lui donner des marques d'intérêt, avaient commandé au jeune peintre, moins par besoin pour eux-mêmes peut-être qu'à titre d'encouragement pour lui, une *Assomption*. Ce tableau est, avec le portrait de l'oncle chez lequel il avait été en pension à Laon (1), le premier ouvrage que le pays ait possédé de Berthelemy. Il fut, à l'époque de la révolution, rapporté à Laon, comme tant d'autres dépouilles des diverses abbayes, et est encore aujourd'hui placé dans la cathédrale (2). C'est l'œuvre, non d'un artiste consommé, mais d'un jeune homme qui déjà donnait des espérances.

Un an plus tard (1767), Berthelemy remporta le premier grand prix pour son tableau d'*Alexandre coupant le nœud gordien*. La joie fut grande dans la famille laonnoise; Berthelemy s'était ouvert victorieusement la carrière; il ne lui restait plus qu'à marcher en avant.

Ce qui, pour le moment, flattait le plus son cœur, c'était l'espoir certain d'aller à Rome; il eût bien voulu pouvoir hâter l'heure du départ; mais elle devait se faire encore attendre.

Berthelemy avait connu à l'école de peinture deux

(1) Ce portrait est conservé dans sa famille.
(2) Voir, à la fin, le catalogue des œuvres de Berthelemy.

jeunes élèves de son âge : Ménageot (1) qui, lui aussi, avait obtenu le grand prix en 1766, et Vincent (2), qui devait le remporter à son tour en 1768. Berthelemy, d'un caractère doux, affable, liant, s'était pris dès l'abord pour eux d'une amitié qui jamais ne se démentit, et qui ne devait finir qu'avec sa vie. La certitude bientôt acquise de faire avec eux le voyage d'Italie, et de les avoir de nouveau pour compagnons d'études, pendant leur séjour à Rome, avait aidé Berthelemy à attendre avec plus de patience.

D'un autre côté, sa famille, tout heureuse qu'elle était de sa réussite, n'entrevoyait pas sans quelque inquiétude cette absence de plusieurs années, et ce long voyage qui, à cette époque déjà reculée, n'était pas exempt de danger sur des routes mal entretenues et souvent peu sûres, où les distances grandissaient en raison de la lenteur des moyens de transport. Son père et sa mère lui exprimèrent donc, de la manière la plus vive, le désir et le besoin de le voir et de l'embrasser avant son départ. Berthelemy ne put se refuser à leurs prières, et se disposa à venir à Laon. Mais sa liaison avec Ménageot était si intime déjà qu'il ne voulut pas s'en séparer, et qu'il l'entraîna à sa suite; c'était un moyen d'ailleurs d'abréger les longues heures de la route; car il fallait alors trois jours au coche pour se rendre de

(1) Ménageot, peintre distingué, né à Londres en 1743, de parents français; élève de Vien; membre de l'Institut et de la Légion-d'Honneur; directeur, en 1787 et pendant la Révolution, de l'académie de France à Rome.

(2) Vincent, peintre d'un grand mérite, né à Paris en 1746; aussi élève de Vien; membre de l'Institut et de la Légion-d'Honneur; professeur de dessin à l'Ecole des Beaux-Arts et à l'Ecole Polytechnique.

Paris à Laon ; on irait en moins de temps aujourd'hui de Paris à Vienne.

Les deux amis arrivèrent pendant l'automne de 1769. Après les premières émotions calmées, après avoir satisfait aux devoirs de famille, ils profitèrent largement des vacances qu'ils s'étaient données ; ils firent de fréquentes excursions dans les campagnes d'alentour ; ils visitèrent les nombreuses abbayes des environs, où ils furent accueillis et fêtés ; mais bientôt les approches de l'hiver les rendirent plus sédentaires.

C'est alors que les bénédictins de l'abbaye de Saint-Jean de Laon, saisissant l'occasion favorable qui se présentait, demandèrent à chacun des deux peintres un tableau pour parer les autels latéraux qui précédaient le chœur de leur église. Ceux-ci accueillirent cette proposition avec empressement ; ils y trouvaient tout à la fois une distraction agréable, un exercice salutaire, une satisfaction d'amour-propre, un aliment pour leur bourse; quels jeunes artistes auraient refusé? Ils se mirent de suite à l'ouvrage ; Ménageot peignit le *Martyre de saint Quirin* (fin de 1769) ; Berthelemy, la *Décollation de saint Jean* (commencement de 1770). Ces deux tableaux, qui ne sont pas sans mérite, enlevés de l'église de Saint-Jean lors de la révolution de 89, ne furent point perdus pour notre département, ils sont devenus la propriété de l'église de Presles-et-Boves, près de Soissons, où ils se trouvent encore dans un bon état de conservation.

Un triste évènement avait retardé l'achèvement de celui de Berthelemy. Depuis quelques jours son père était tombé malade ; le mal bientôt s'était aggravé et avait fini par inspirer de vives inquiétudes ; l'art épuisa en vain toutes ses ressources, et Berthelemy père expira

le 2 janvier 1770 (1), dans la force encore de l'âge, entre les bras de sa femme et de son fils. On eût dit qu'il n'avait attendu que le retour de ce dernier pour le féliciter de ses succès et recevoir son suprême adieu. Ce lui fut du moins une douce consolation de penser que Berthelemy désormais saurait se suffire à lui-même.

L'hiver allait toucher à sa fin, les deux amis ne pouvaient plus différer leur retour à Paris. Ils devaient, au printemps, entreprendre enfin ce voyage d'Italie si désiré. Berthelemy, qu'avait profondément frappé la mort de son père, ne s'arracha qu'avec une vive douleur des bras de sa mère. Les deux jeunes artistes s'éloignèrent pleins des meilleures résolutions, Berthelemy surtout qui sentait qu'il avait, de ce jour, un noble devoir à remplir, celui d'être le soutien de sa mère qui restait seule et sans fortune.

Deux mois après leur rentrée dans la Capitale, Berthelemy et ses jeunes compagnons partaient ensemble pour Rome. Je ne parlerai pas de l'enthousiasme qui s'empara de lui en parcourant l'Italie, cette terre classique des arts; son étonnement croissait à chaque pas, à la vue de tant de temples, de palais, de villas, où la matière le disputait en richesse à la plus noble architecture; il s'extasiait en présence de cette multitude de magnifiques statues peuplant les places, les portiques et les jardins, et, s'il pénétrait dans l'intérieur, ses yeux étaient éblouis par les admirables peintures qui tapissaient les lambris. Son émotion n'était pas moins vive à l'aspect du splendide spectacle que la nature présentait à ses regards; tant de sites variés que recouvrait, comme un vaste dôme, un ciel d'un bleu si pur, pro-

(1) Il fut enterré sur la paroisse de Saint-Jean-au-Bourg.

voquaient souvent son pinceau, et c'est alors qu'il s'écriait que, *en Italie, il faut au peintre une grande vertu pour ne point déserter l'histoire pour le paysage.* Si Berthelemy céda quelquefois à une tentation irrésistible, s'il nous a laissé des études peintes de la cascade de Tivoli, du temple de la Sibylle, du Colysée; s'il remplit ses cartons d'esquisses et de croquis des sites ou des monuments les plus vantés de l'Italie, ce ne fut que comme un délassement, pour amuser ses loisirs; mais il sut s'arracher au charme et continuer avec fruit, en présence des œuvres des Michel-Ange, des Raphaël, des Corrège, des Titien et de tant d'autres princes de la peinture, les études sérieuses qu'il avait commencées.

Il est inutile de dire avec quel plaisir Berthelemy, Ménageot et Vincent aimaient à se réunir, à se communiquer leurs impressions, à s'entr'aider dans leurs études, à se donner de mutuels conseils. Après le travail, ils se promenaient ensemble, visitaient les églises, les galeries de peinture, parcouraient les environs de Rome, et le soir, souvent ils allaient au théâtre entendre cette musique délicieuse, ces voix si belles et si pures qu'on ne trouve que sous le ciel de l'Italie. Quand Vincent, naturellement d'une faible santé, mais toutefois leur supérieur en talent, était plus souffrant et ne pouvait les accompagner, ses deux amis restaient près de lui pour le distraire. C'était alors que, au milieu des plus gais propos, ils faisaient l'un de l'autre ou des portraits remarquables, ou des charges pétillantes de verve et d'esprit; et Vincent, oubliant son malaise, cédait à l'entraînement et se mettait de la partie (1). Combien de fois je les ai vus,

(1) La famille de Berthelemy possède un très beau portrait de lui, peint à Rome en 1774, par Vincent, et aussi une charge char-

dans un âge avancé déjà et rassemblés tous trois, comme à Rome, dans l'atelier de l'un d'eux, ou plus souvent encore dans un joyeux dîner, rire aux éclats au récit de leurs mille folies et même de leurs amours, alors que, en ma qualité de jeune homme, je prenais moi-même une large part de leur gaité et du repas.

Les années s'étaient écoulées heureuses et rapides. Nos trois artistes avaient travaillé consciencieusement, et ils avaient fait de grands progrès, bien que proportionnés aux dispositions que la nature leur avait départies. Autant ils avaient désiré l'Italie, autant ils éprouvèrent de bonheur à revoir la France. Une noble émulation, sans rivalité comme sans envie, brûlait dans leur cœur; ils ambitionnaient d'arriver à l'Académie.

Le peintre laonnois et ses amis, comme de jeunes guerriers qui marchent de front sur un même champ de bataille, et qui ne veulent point que l'un précède l'autre d'un pas, venaient de vaincre et de triompher ensemble.

mante dessinée à la plume et ombrée à la sépia, dans laquelle Vincent a exagéré de la manière la plus plaisante la grande taille et la maigreur de son ami. Je me rappelle que, dans l'atelier de Berthelemy, une autre charge, aussi de Vincent, faisait le pendant de celle-ci. Parmi leurs camarades, il s'en trouvait un (je ne le nommerai pas), qui avait peu de dehors et que, pour cette raison, ils appelaient tout bas entre eux le *Savetier*. Vincent, faisant allusion à ce sobriquet, l'avait dessiné, avec sa tournure commune, assis devant une toile, au bas de laquelle on ne voyait rien autre chose qu'une grande quantité de pieds dans toutes les positions; autour de lui se trouvaient confondus les ustensiles du peintre et ceux du cordonnier; et sur toutes les tablettes enfin, et le long des murs de l'atelier, on n'apercevait que des jambes et des pieds en plâtre, posés ou appendus, et figurant *les formes du savetier*. Cette charge, pleine d'esprit et de naturel, fit leurs délices; l'original la vit, en rit avec eux, mais il ne s'y reconnut pas. Vendue, lors du décès de Berthelemy, elle doit exister encore.

Tous trois furent agréés en 1777, Berthelemy, le 26 juillet, sur son tableau du *Siège de Calais*, l'un de ses bons ouvrages.

Je crois devoir placer ici une anecdote à laquelle donna lieu ce tableau, et qui porte bien le cachet de l'époque à laquelle le fait se passa. — Aux premiers jours de la révolution, il fut nommé un jury *des Arts*, composé de Prudhon ; Ducreux ; Percier, architecte ; Bitaubé, homme de lettres ; Moitte ; Legouvé, homme de lettres ; Monvel, acteur et homme de lettres ; Vincent, peintre d'histoire ; Belle, directeur des Gobelins ; Duvivier, directeur de la Savonnerie.

Ce jury *des Arts* eut le courage de consigner dans un procès-verbal des considérants assez curieux pour que nous en reproduisions quelques-uns.

« Le *Siège de Calais*, par Berthelemy ; sujet regardé
» comme contraire aux idées républicaines ; le pardon
» accordé aux bourgeois de Calais ne leur étant octroyé
» que par un tyran, pardon qui ne lui est arraché que
» par les larmes et les supplications d'une reine et du
» fils d'un despote ; rejeté.

» En conséquence, la tapisserie sera arrêtée dans son
» exécution » (1).

Triste et trop rapide progrès de l'esprit révolutionnaire ! Un jury, composé d'hommes distingués dans les lettres et dans les arts, rejetait, *comme contraire aux idées républicaines*, ce même sujet dont, peu de temps auparavant, l'Assemblée nationale avait agréé, *comme œuvre patriotique*, la gravure exécutée et offerte par Anselin (2).

(1) Les principales usines de France. Les *Gobelins*, la *Savonnerie*, par Turgan. (*Moniteur* du 27 mars 1853.)

(2) Voir, à la fin, le catalogue des œuvres de Berthelemy.

On comprend que plus tard cet interdit fut levé et que la tapisserie fut achevée; car elle figurait à la deuxième exposition des produits de l'industrie dans la cour du Louvre, en 1801.

Revenons à nos trois jeunes agréés; ils n'avaient encore cueilli qu'une faible part des lauriers qu'ils convoitaient. Après de nouveaux efforts, Berthelemy fut reçu à l'Académie, le 18 août 1781 ; un tableau d'*Apollon ordonnant au Sommeil et à la Mort de porter le corps de Sarpédon dans son royaume de Lycie*, fut son titre d'admission. Ménageot l'y avait devancé d'une année; Vincent l'y suivit en 1782.

Berthelemy avait enfin atteint le but de ses espérances; il avait pris rang parmi les peintres de mérite; plusieurs tableaux d'histoire et des sujets sacrés qu'il traita successivement d'une manière distinguée, prouvèrent de plus en plus qu'il était digne de l'honneur qu'il venait de recevoir.

Il avait vu plus d'une fois son maître peindre des plafonds ; il avait reconnu que les ouvrages de cette nature présentent de plus grandes difficultés ; que ces tableaux, destinés à être vus d'en bas et placés à des hauteurs différentes, exigent, dans l'agencement des figures, des dispositions particulières ; des proportions calculées sur la distance; des contours plus ou moins accusés ; des tons plus ou moins prononcés ; une perspective enfin tout exceptionnelle, en raison du point de vue forcément assigné au spectateur, et que doit calculer et deviner, sans pouvoir en juger l'effet, l'artiste suspendu, pour ainsi dire, à son ouvrage. Berthelemy, excité bien plus que rebuté par cet ensemble d'obstacles, fit de ce genre de peinture une étude spéciale, et bientôt il y acquit de l'habileté. Plusieurs grands hôtels de la capitale renfer-

ment des plafonds exécutés par lui et qui attestent son talent.

Il fut chargé, sous le règne de Louis XVI, de peindre, au château de Fontainebleau, dans les appartements de la reine, deux plafonds qu'on y voit encore aujourd'hui avec plaisir : l'un représente *le Lever de l'Aurore ;* l'autre, *Minerve présidant les sciences et les arts.* Ces deux ouvrages font honneur au pinceau de Berthelemy, et augmentèrent sa réputation dans ce genre.

Quand la Révolution éclata, Berthelemy, avec la plupart des artistes, la salua à son aurore ; il partagea les espérances et les illusions de la nation presque entière. Il pensait que cette ère nouvelle d'une liberté tant désirée devait ramener ces brillantes époques des républiques d'Athènes et de Rome ; qu'à l'abri de grandes et libérales institutions, les arts allaient fleurir et prendre un vaste développement ; qu'enfin, de la France régénérée sortiraient des Zeuxis, des Appelles, des Praxitèle. Le rève ne fut pas de longue durée. Quand il vit que, sous le prétexte d'améliorer, on détruisait de fond en comble ; qu'au pouvoir succédait l'anarchie ; que des hordes sauvages versaient à flots le plus noble sang ; que les talents, la richesse, les personnes même, rien n'était respecté, oh ! alors, Berthelemy renia et maudit la révolution ! Il se retira au fond de son atelier ; non plus pour travailler ; l'imagination était trop troublée pour créer, la main trop agitée pour conduire un pinceau ; qui d'ailleurs, à ce moment, pensait aux arts ? Mais ne hâtons point les évènements.

Berthelemy n'avait pas de fortune ; sa peinture était sa seule ressource ; insoucieux comme presque tous les artistes, il avait toujours vécu un peu en grand seigneur, et n'avait par devers lui que de faibles réserves. Il ne

songeait pas sans inquiétude à l'avenir. Après la mort de son père, il avait appelé à Paris sa mère dont l'avoir était insuffisant à son existence. Il partageait avec elle l'appartement que, en sa qualité de membre de l'Académie, il occupait au Louvre, et il pourvoyait à ses besoins. S'il concevait des craintes, c'était bien plus pour cette bonne mère, déjà âgée, que pour lui-même. Rien de bien alarmant d'ailleurs ne se manifestait encore dans l'état du pays.

Bientôt une nouvelle charge aggrava la situation de Berthelemy. Un décret de l'Assemblée constituante venait de supprimer les maisons religieuses (1), et sa sœur avait été contrainte de sortir de son couvent Elle était accourue se réfugier à Laon chez un de ses parents. Paris, où son frère lui offrait un asile, lui faisait peur. Mais ce parent qui l'avait reçue était père de famille ; et privé, comme tant d'autres, de sa position par les évènements, il avait donné un abri à la pauvre religieuse ; il ne pouvait rien de plus. Berthelemy saura suffire à tout. Eugénie qui, de son côté, avait continué de cultiver le dessin dans son couvent, où elle était en outre l'une des organistes, se résigna courageusement, pour être moins à charge à son frère, à donner au cachet des leçons de dessin et de musique. Nous qui avons vu à l'œuvre cette digne femme, entrée si jeune au couvent et qui n'avait nulle idée de ce monde dans lequel elle se voyait si violemment rejetée, nous pouvons dire tout ce que son cœur souffrit ; mais nous aimons à répéter aussi combien, dans la ville hospitalière de Laon, sa position fut comprise et combien elle y fut entourée d'égards et de respect. Elle trouvait d'ailleurs un ferme appui dans

(1) 30 avril 1790.

cette religion consolante qu'en vain repoussaient des hommes sacrilèges, et qu'elle continuait de professer en secret (c'était un crime alors de prier) avec la sainte ferveur et la régularité du cloître.

Berthelemy venait de terminer une *Assomption* (1) pour l'abbaye du Sauvoir-sous-Laon, et il en attendait le prix. Mais l'abbesse avait reçu la notification du décret qui fermait sa maison, et, dans l'incertitude de l'avenir, voulant appauvrir le moins possible sa communauté qui allait se dissoudre, elle refusait de recevoir et de payer le tableau dont elle n'avait plus besoin. Berthelemy, de son côté, alléguait la demande qui lui avait été faite ; présentait son œuvre et réclamait la somme convenue. Ce n'était certes point égoïsme de sa part ; nous avons dit combien peu il tenait à l'argent ; mais il pensait aux obligations que, comme chef de famille, il s'était imposées. Après de longs débats, et devant la menace d'un procès, l'abbesse céda et l'artiste fut soldé.

Berthelemy réunit à cette somme l'argent que sa mère et lui possédaient encore ; et, grâce à une sage économie, il put atteindre le seul but qu'il se proposait ; venir en aide à sa sœur et n'imposer aucune privation à la vieillesse de sa mère. Il avouait souvent dans la suite que c'était seulement de cette époque d'épreuves qu'il avait appris à compter avec lui-même.

L'horizon révolutionnaire se rembrunissait de plus en plus. Mais il sembla que la Providence voulait récompenser Berthelemy de son dévouement et le seconder ; il fut, en juillet 1792, nommé professeur-adjoint à l'école spéciale de dessin.

(1) Ce tableau est aujourd'hui dans la cathédrale de Laon. (Voir, à la fin, le cathalogue des œuvres de Berthelemy).

Dès ce même temps, il était en outre chargé par l'administration de l'Opéra de rechercher et de dessiner les costumes historiques des divers personnages du drame, chaque fois qu'on montait un ouvrage nouveau (1).

C'est une réflexion bien triste à faire en effet que, alors même que l'échafaud était en permanence, les spectacles étaient fréquentés; et que bien souvent les accords de la musique étouffèrent le bruit des voitures qui ramenaient les victimes du tribunal de mort. Le hasard aussi procura quelques portraits à l'artiste, dans ces jours de deuil, où, incertain de vivre le lendemain, on voulait laisser au moins son image à ceux qui survivraient.

Au moyen des diverses ressources que nous avons indiquées, et en apportant dans ses démarches toute la prudence que commandaient les circonstances, en présence d'un pouvoir soupçonneux et cruel et d'une populace toujours irritée, Berthelemy put traverser la plus terrible phase de la Révolution.

Enfin l'orage se calma; on put du moins, sans avoir à craindre pour sa vie, se hasarder à sortir et à vaquer à ses affaires. Mais les travaux artistiques manquaient. Quelles immenses ressources perdues désormais pour les peintres et pour les sculpteurs! Les palais étaient déserts, les maisons religieuses vendues en partie ou détruites; et les temples, dévastés et fermés, ne devaient point se rouvrir encore.

Cependant, si les sujets sacrés faisaient défaut, les

(1) Ces diverses figures formaient une suite de jolis dessins tracés à la plume et peints à l'aquarelle. Ceux qui se trouvaient chez Berthelemy, au moment de son décès, furent offerts par ses héritiers à l'Administration de l'Opéra.

scènes militaires se multipliaient. Que d'actes de courage et de dévouement à reproduire! La France, si malheureuse au-dedans, se faisait grande au dehors; partout elle triomphait de ses ennemis, du Rhin au Tibre. Un jeune héros se couvrait de gloire en Italie, et préludait à devenir le plus grand capitaine de son siècle. Mais en même temps, « il aimait et sentait les arts comme un » Italien; il savait tout ce qu'ils ajoutent à la splendeur » d'un empire, et l'effet moral qu'ils produisent sur » l'imagination des hommes (1). » Aussi, dans les traités qu'il dictait aux vaincus, à côté des contributions de toute espèce dont il les frappait, il stipulait la remise d'un plus ou moins grand nombre d'objets d'art. C'est ainsi que les ducs de Parme (2), de Modène (3) et le pape (4), lui-même, livrèrent à la France, en tableaux, statues et manuscrits, ces incomparables chefs-d'œuvre qui augmentèrent pendant un temps trop court, la splendeur de nos musées; mais ce que donnent les conquêtes, les conquêtes trop souvent le ravissent.

Lors de la mémorable campagne de 1796 en Italie, une commission scientifique avait été attachée à l'armée

(1) Thiers, *Histoire de la Révolution*, tome 8, page 260.

(2) Le duc de Parme (armistice du 9 mai 1796), livra vingt tableaux à prendre, au choix du vainqueur, dans sa capitale et dans ses Etats.

(3) Le duc de Modène (armistice du 22 mai 1796), fut obligé de donner à son tour vingt tableaux. Il offrait un million pour sauver le tableau de saint Jérôme. Bonaparte dit à l'armée : « Ce million nous l'aurions bientôt dépensé, et nous en trouverons bien d'autres » à conquérir. Un chef-d'œuvre est éternel; il parera notre patrie. » Le million fut refusé. (Thiers, *Histoire de la Révolution*, tome 8, page 261.)

(4) Le pape, aux termes du traité de Tolentino (19 février 1797), remit cent chefs-d'œuvre d'art, cinq cents manuscrits, etc., etc.

pour le choix et l'appréciation de ces objets d'art. Berthelemy en fit partie avec le sculpteur Moitte, son ami, et les savants Monge, Berthollet, Thouin et Labillardière, tous quatre membres de l'Institut. Cette haute mission de confiance ne fut pas exempte de périls; les commissaires risquèrent plus d'une fois de tomber dans des partis ennemis et se virent bien souvent exposés à l'exaspération des Italiens qui ne voyaient pas sans désespoir ravir à leurs galeries, et surtout à leurs églises, ces précieux trésors qu'ils regardaient comme le palladium de la patrie. Berthelemy, au milieu des nombreuses préoccupations de ses recherches qui faisaient peser sur lui, seul peintre dans la commission, une immense responsabilité; en proie aux inquiétudes que lui laissait l'éloignement de sa vieille mère, restée seule et sans appui; à la vue des villes désertes, des campagnes ravagées, ne reconnaissait plus sa belle Italie que, dix ans auparavant, il avait parcourue avec tant d'enthousiasme.

Il eut pourtant quelques heureux moments; il rencontra plusieurs amis, et les amis qu'on retrouve sur la terre étrangère semblent plus chers encore.

Il revit à Mantoue un illustre Laonnois, le brave maréchal Sérurier qui, général de division alors, venait de forcer cette ville à capituler. D'une modestie et d'une bonté remarquables, ce digne officier avait toujours témoigné à Berthelemy, son compagnon d'enfance, un sincère attachement que n'altéra point plus tard sa haute position, et qui ne finit qu'avec l'artiste. Il avait daigné le visiter dans sa maladie, et, comme dernière preuve d'estime et de bienveillante affection, il voulut l'accompagner jusqu'à sa tombe.

A Milan, Berthelemy s'était lié d'amitié avec le peintre Appiani dont il avait eu l'occasion d'apprécier le remar-

quable talent; il le présenta au général Bonaparte qui accueillit avec distinction l'artiste italien et, plus tard, l'appela à Paris. Appiani fit les portraits de la famille impériale, de plusieurs généraux et ministres. L'empereur le décora des ordres de la Légion-d'honneur et de la Couronne de fer, et le nomma membre de l'Institut des sciences et arts d'Italie. Appiani avait revu avec bonheur Berthelemy dont il fit aussi le portrait (1), en témoignage d'attachement et de reconnaissance; car il le regardait comme le premier auteur des faveurs dont il était comblé.

La paix de Campo-Formio et le départ du général en chef n'interrompirent pas les travaux des commissaires; ils terminèrent leur tâche, et ils rentrèrent eux-mêmes en France au commencement de 1798. Quelques mois après, le 19 mai, le général Bonaparte, partant pour son expédition d'Egypte, emmenait quelques-uns d'eux à sa suite, tels que les savants Monge et Berthollet.

Berthelemy et Moitte, pour prix de l'intelligence et du dévouement qu'ils avaient montrés dans leur délicate et périlleuse mission, furent, à leur retour, nommés l'un et l'autre administrateurs du Musée.

Les différents objets d'art, tableaux et statues, embarqués par leurs soins en Italie, à mesure des progrès qu'y faisait l'armée victorieuse, étaient arrivés successivement à Paris et avaient été déposés au Musée; mais ils étaient restés enfermés dans leurs caisses et enveloppes, et n'en furent retirés qu'après le retour des membres de la commission. Quelques-uns de ces tableaux, trouvés en mauvais état malgré leur mérite, n'avaient pu être roulés qu'avec de grandes précautions. Monge, dit-on, en facilita le développement par des procédés

(1) Ce portrait est conservé dans la famille de Berthelemy.

mécaniques, et aida à leur restauration (1); plusieurs même furent, par des moyens ingénieux, rentoilés avec beaucoup d'art et d'adresse. La postérité devra de la reconnaissance à la France d'avoir ainsi sauvé d'une ruine prochaine ces chefs-d'œuvre que la victoire avait mis un instant en ses mains. Berthelemy, préposé à ces opérations, les suivait avec un grand intérêt et une infatigable assiduité.

On nous pardonnera, à l'occasion de ces riches produits des arts, une petite excursion dans le domaine de l'histoire, d'autant plus que nous ne sortirons pas de notre sujet.

Le Directoire, fier de ces dépouilles opimes auxquelles le général en chef attachait lui-même une si haute importance, voulut que ces nobles trophées fussent officiellement montrés au peuple, au milieu d'une solennité nationale. C'était en l'an VI, on touchait au 9 thermidor (27 juillet 1798), jour consacré à la fête de la Liberté; ce fut ce même jour que choisit le Directoire. « La fête » de la Liberté, déjà si belle pour tout Français, » (nous laissons parler le *Moniteur*,) « sera encore embellie par » l'entrée triomphale des objets des sciences et des arts » recueillis en Italie. Le bananier, le palmier, le cocotier, » le papayer, que le citoyen Baudin (2) vient d'apporter

(1) Voir la *Biographie universelle* par une société de gens de lettres, article Monge. (6 vol., Paris-Furne 1838.)

(2) Baudin (Nicolas), à l'époque où éclata la Révolution de 89, commandait dans l'Inde un navire expédié de Livourne, sous pavillon autrichien, par François II, pour faire des recherches sur l'histoire naturelle. Il fit un second voyage aux Antilles pour le même objet, et revint en France, où il offrit la collection qu'il avait formée pour l'Autriche, au gouvernement directorial qui, pour récompense, le nomma capitaine de vaisseau (*Dictionnaire de la conversation*).

» de l'île de la Trinité, les couvriront de leur ombrage. » — La précaution pouvait être bonne; car ce jour-là une pluie abondante ne cessa de tomber. — « Des animaux » des déserts brûlants d'Afrique, d'autres venus des » climats glacés du nord les accompagneront. Ainsi » toutes les parties du monde ont été mises à contribution » pour enrichir la plus belle de nos fêtes, et la rendre » aussi pompeuse que fut, chez les Romains, le triomphe » de Paul-Emile. » Le cortège partit du Jardin-des-Plantes et suivit les boulevards du midi. Il était composé de trois divisions de chars; la première, consacrée à l'histoire naturelle, formée de dix chars portant des animaux, des minéraux, des végétaux de l'Italie, de l'Egypte, de l'Helvétie; la deuxième, consacrée aux sciences et aux lettres, comptait six chars portant le buste d'Homère, des manuscrits, des médailles, des antiquités, etc. La troisième division enfin réunissait vingt-neuf chars chargés de tableaux et de statues conquis en Italie; elle était précédée d'une bannière sur laquelle on lisait ces deux vers :

La Grèce les céda ; Rome les a perdus ;
Leur sort changea deux fois; il ne changera plus.

Nous savons ce que valent de telles prédictions. Le cortège parvint ainsi au Champ-de-Mars, où le ministre de l'intérieur l'attendait au pied de la statue de la Liberté, et entouré des membres de l'Institut national des sciences et des arts. Les commissaires envoyés en Italie s'avancèrent jusqu'à l'autel de la Patrie et remirent au ministre la liste des objets recueillis.

Le lendemain, la marche triomphale recommença. Après le buste de Brutus, venaient les membres de la commission, portant à leur chapeau une plume tricolore, et à la main une couronne de laurier. Ils présentèrent au

Directoire ces riches tributs ; « le président leur adressa » des félicitations pour le soin qu'ils en avaient pris, dans » leur long et périlleux voyage à travers la chaîne des » Apennins, » (1) et remit à chacun d'eux une médaille sur laquelle était gravée d'un côté une figure de la France, et de l'autre, le nom du commissaire avec cette légende : *Les sciences et les arts reconnaissants.* Les membres du Directoire couvrirent ensuite de lauriers le buste de Brutus. Le second jour du moins, la fête avait été favorisée par un beau ciel.

Etrange cérémonie, où le ridicule se mêlait à la pompe théâtrale ; où les membres du Directoire assistaient, affublés de costumes antiques (2) ; où, par une pluie battante, on promenait, d'un bout à l'autre de Paris, des tableaux, des statues, des manuscrits, en compagnie de végétaux, d'animaux féroces qui unissaient leurs hurlements aux chants patriotiques, aux symphonies guerrières et aux salves de l'artillerie et de la mousqueterie ; frappante et dernière image d'une anarchie qu'allaient enfin maîtriser le génie d'un grand homme et le bon sens public.

Le palais du Luxembourg qui, après la journée du 18 brumaire an VIII (9 novembre 1799), avait été assigné comme résidence à deux des consuls provisoires, devint, au mois de février 1800, le siège du Sénat-conservateur. Il fallut y exécuter de grands travaux de restauration et d'embellissements, pour l'approprier à sa nouvelle destination. Plusieurs artistes furent appelés à y concourir, et Berthelemy y peignit successivement, de 1800 à 1804, trois plafonds d'un très bel effet et d'une perspective bien entendue ; le premier représente le *Livre et les attributs*

(1) *Moniteur* du 9 thermidor an VI.
(2) Théophile Lavallée. (*Histoire de Paris*, pag. 134.)

de la Loi ; le deuxième, le *Triomphe de la Philosophie ;* le troisième enfin, l'*Apothéose de Napoléon.* Ce dernier plafond subit, à deux reprises différentes, l'influence des événements politiques. Sous la Restauration, la tête d'Henri IV fut, sans aucun autre changement, substituée à celle de Napoléon. Cette substitution fut maintenue pendant le règne de Louis-Philippe. La tête de Napoléon vient d'être tout récemment rétablie (1). Plût à Dieu que ces innocentes décapitations, tout absurdes qu'elles sont aux yeux de l'histoire, fussent les seules qu'aient à se reprocher les révolutions !

Ce fut vers la fin de cette année (novembre 1800) qu'eut lieu l'ouverture du musée des Antiques au Louvre, dans une partie du rez-de-chaussée. Berthelemy fut de nouveau appelé à y peindre un plafond. Il choisit le sujet de *Prométhée animant sa statue.* Mais ce tableau n'est aujourd'hui que le fruit de son inspiration ; il n'est plus l'ouvrage de son pinceau. Une infiltration d'eau l'avait presqu'entièrement détruit, et il a été refait par Mauzaisse, élève de Vincent, d'après l'esquisse peinte qu'en avait laissée l'auteur.

Berthelemy avait-il donc un pressentiment de cette destruction prochaine, alors que, par une disposition de son testament (2), il léguait à Lavallée, secrétaire-général du Musée et membre de l'Institut, cette esquisse de son plafond qui devait servir sitôt à le faire revivre ?

Berthelemy avait été un des plus grands admirateurs de Bonaparte. Sa mission en Italie l'avait mis plus d'une

(1) Ce dernier changement est dû au pinceau de Camille de Roqueplan.

(2) « Je donne et lègue l'esquisse de mon plafond du Musée-» Napoléon à M. Lavallée, secrétaire-général de ce Musée. »
(Extrait du testament de Berthelemy.)

fois en rapport avec le général en chef, qui lui avait dans toutes les occasions donné des témoignages de sa haute bienveillance. Il ne parlait qu'avec enthousiasme du jeune héros qui, après avoir sauvé la France de l'anarchie et de la ruine, l'illustrait par ses exploits et l'enrichissait de ses conquêtes. Mais Berthelemy conservait, bien plus par imagination sans doute que par conviction, un certain culte pour la République ; il avait plus que personne détesté et flétri les excès de la révolution ; mais il avait accepté avec reconnaissance les grands principes qu'elle avait posés. Aussi ne vit-il pas sans quelqu'ombrage la création du Consulat à vie, et sans déplaisir celle de l'Empire. Avec le rétablissement du pouvoir monarchique, il craignait, disait-il, quelque retour vers les abus du passé. Si dans cette circonstance Berthelemy manifesta ses impressions, prudent, froid et réfléchi comme il l'était, il ne s'en ouvrit qu'à quelques amis intimes dont il était sûr. Là pourtant fut pour lui la source de secrets tourments qui dégénérèrent en monomanie d'abord, puis en une maladie noire qui le mina peu à peu et le conduisit au tombeau.

Berthelemy, d'une simplicité qu'égalait seule sa modestie, ne demandait, ne sollicitait rien ; il attendait que les faveurs arrivassent à lui ; il semblait ignorer qu'ainsi que l'or caché sous la terre, elles ne tombent qu'aux mains qui les recherchent et les arrachent. Il voyait chaque jour avec chagrin, quoique sans envie, la plupart de ses collègues obtenir des distinctions et des titres ; il chercha une cause à l'oubli dans lequel on le laissait ; il crut la trouver dans les réflexions que trop légèrement il avait faites ; il se figura que quelqu'indiscrétion avait été commise par ses amis ; que des ennemis secrets s'étaient emparés de ces propos, les avaient envenimés

et que, bientôt colportés par eux, ils étaient parvenus jusqu'aux oreilles du pouvoir. Il s'en alarma, sa tête se monta et il se fit à ses propres yeux bien plus coupable qu'il ne l'était en effet; car Berthelemy fut toujours un homme sage et plein de respect pour l'autorité. Il en vint à croire que dans les lieux publics il était épié; que des agents apostés le suivaient dans les rues; qu'on scrutait toutes ses actions et qu'on cherchait à surprendre ses paroles. Ces tristes préoccupations d'un cerveau malade aggravèrent sa souffrance. Combien souvent ses amis, témoins de ses tristes hallucinations, épuisèrent sans le guérir tous les raisonnements possibles! En vain, pour lui démontrer son erreur, ils lui énuméraient, comme une preuve au contraire de la bienveillance du gouvernement, les travaux importants dont il n'avait cessé d'être chargé; Berthelemy ne répondait pas, mais il persistait dans son opinion. Un événement qui aurait dû apporter au mal un remède radical, vint l'augmenter encore.

En 1808, Denon, alors directeur du Musée-Napoléon, avait confié à Berthelemy l'exécution d'un tableau destiné à la galerie de Diane. Le sujet avait été donné : *Bonaparte, général en chef de l'armée d'Egypte, accompagné de son état-major et de quelques membres de l'Institut, visitant, après avoir passé l'isthme de Suez, les Fontaines de Moïse*. Les dimensions aussi avaient été prescrites. Berthelemy, toujours prévenu, crut voir dans cette commande même un piège tendu à son talent : — « A moi, » disait-il tristement, « qui n'ai jamais peint que de grandes » machines, un tableau de chevalet! Au lieu de figures » colossales, de petites poupées! (1) A la place des am- » ples et riches draperies, des uniformes étriqués! J'y

(1) Voir, à la fin, le catalogue des œuvres de Berthelemy.

» échouerai; on le sait, et l'on dira : Berthelemy est » vieux et désormais incapable. On ne veut que m'éloi- » gner. » — Il resta plusieurs jours sans sortir, abattu, silencieux; ne sachant s'il devait accepter ou refuser. Ses amis cherchèrent à le ramener à des idées plus saines, à lui persuader que ses soupçons, comme toujours, étaient injustes et sans fondement; que, en admettant même qu'il eut raison, c'était un motif de plus pour triompher des obstacles qu'on avait voulu lui créer; qu'il y allait de sa réputation et de sa gloire. Il écoutait, mais persistait dans son silence. Il paraissait tellement affecté que je ne le quittais pas; je lisais auprès de lui dans son atelier, et j'osais à peine lui parler. Je le voyais de temps en temps cependant prendre un crayon, tracer quelques traits, puis s'arrêter. Enfin, au bout de quelques jours, il avait ébauché une première esquisse de son sujet. De ce moment, il ne s'occupa plus que de dessiner des uniformes de diverses armes; il m'entraînait aux parades, aux revues, où il étudiait avec un soin tout particulier l'allure des cavaliers et des chevaux. Il choisissait surtout de préférence les occasions de voir l'Empereur entouré de son état-major. Il rentrait ensuite et reproduisait de mémoire, dans les proportions de son tableau, quelques-unes des scènes qu'il avait vues. J'augurais bien de cette persistance.

Enhardi enfin par ces dernières épreuves, il prit un matin sa palette, la chargea et peignit d'un seul jet son esquisse tout entière (1). Sa résolution dès lors était prise; enfermé dans son atelier, il se mit sérieusement à l'ouvrage,

(1) Cette esquisse, je la possède et ne la contemple jamais, sans penser à tout ce que ce tableau a coûté de soucis et de chagrin à son auteur.

et l'ensemble de son sujet était ébauché déjà, quand il admit à le voir quelques artistes de ses amis. Ils lui donnèrent des éloges et de puissants encouragements, quelques-uns même de sages conseils ; ils louèrent surtout la ressemblance du principal personnage et celle du général Caffarelli, aimé et si vivement regretté de Napoléon (1) ; et Berthelemy, désormais plus confiant en lui même, terminait avec succès et à l'approbation de tous cette œuvre difficile. Tant il est vrai que, en présence de l'obstacle ou du danger, le génie de l'artiste, comme le courage du soldat, se réveille et trouve une force qu'il ignorait lui-même.

Ce n'était point malheureusement la dernière tribulation à laquelle ce tableau devait soumettre le pauvre Berthelemy. L'exposition de 1808 venait de s'ouvrir ; sa toile y figurait avec honneur. Un jour, l'Empereur fait savoir qu'il viendra visiter le salon, et les artistes en sont prévenus. Berthelemy s'y trouve avec eux ; toujours convaincu qu'il a déplu à l'Empereur, il se tient à l'écart, caché dans un groupe. Déjà le souverain, passant en revue tous ces ouvrages de valeur différente, avait avec son rare discernement distribué des éloges et quelques récompenses. Tout-à-coup il s'arrête surpris devant un tableau de moyenne dimension : — Mais c'est un ciel d'Egypte !... c'est Caffarelli !... s'écrie-t-il ; qui a fait cela ? — Berthelemy, sire, lui répond Denon. Et tous les artistes s'empressent d'appeler Berthelemy qui s'approche ; et l'Empereur, attachant alternativement son regard

(1) Le général Caffarelli se reconnaît d'ailleurs, entre tous à sa jambe de bois. On sait en effet qu'il eut, à côté du général Moreau, la jambe emportée par un boulet, dans la retraite de l'armée de Sambre-et-Meuse. Blessé au bras pendant le siége de Saint-Jean-d'Acre, il en subit l'amputation et mourut des suites de l'opération.

sur le tableau et sur le peintre, lui dit : — Je croyais que vous ne peigniez que des coupoles? — Une réponse devait s'offrir, prompte et flatteuse; Berthelemy se trouble; l'Empereur n'aimait pas que la réplique se fît attendre; il tourne le dos et continue sa marche. A l'esprit de Berthelemy intimidé venait de se traduire en une dure critique l'étonnement qu'avec bienveillance lui avait témoigné l'Empereur, persuadé qu'il peignait exclusivement des plafonds. Il resta seul et atterré. Quand il fut revenu à lui, il regagna sa demeure le désespoir au cœur et plus convaincu que jamais qu'il avait encouru la disgrâce de Napoléon.

A partir de ce moment, Berthelemy devint plus triste encore et sa santé s'en altéra. Il ne sortait plus que pour remplir ses obligations, comme professeur à l'Académie et comme dessinateur à l'Opéra. Il avait renoncé à visiter ses amis; mais eux pourtant ne l'oubliaient, ni ne l'abandonnaient; il les recevait toujours avec son affabilité accoutumée; il éprouvait même du plaisir à les voir; mais lorsqu'ils cherchaient à le dissuader de son idée fixe, quand ils lui démontraient jusqu'à l'évidence que tous ces évènements, qu'il regardait comme des actes prémédités, étaient le produit du hasard; que si l'Empereur l'oubliait, c'est que lui-même jamais ne s'était rappelé à son souvenir; que dans la dernière circonstance, où l'occasion se présentait si belle, son mutisme avait seul fait le mal; Berthelemy secouait tristement la tête et, comme toujours, protestait par son silence.

Son médecin, qui le voyait dépérir et dont toute la science ne pouvait rien, lui conseilla de voyager, pensant que le changement d'air et de lieu amènerait une heureuse diversion dans le cours de ses idées; il fallait guérir le physique par le moral.

C'est alors que Berthelemy tourna les yeux vers son pays, vers sa famille que, depuis vingt ans, il n'avait pas visitée. Il arriva à Laon dans l'été de 1809. La vue des lieux de son enfance, l'air vif et pur qu'on y respire, cet admirable panorama qui, du haut de la montagne où domine la ville, se déroule aux regards, émurent profondément l'artiste et lui rendirent un calme que depuis longtemps il n'avait plus goûté. La scène avait changé; Berthelemy oublia le drame, les acteurs; il s'oublia, pour ainsi dire, lui-même; le passé avait disparu. Le bonheur d'embrasser une sœur qu'il n'avait plus revue depuis sa sortie du couvent; le plaisir de retrouver, quoique bien rares déjà, de vieux parents et d'anciens amis; de pouvoir repasser avec eux dans sa mémoire les souvenirs de ses premiers ans; cette vie d'intimité et d'intérieur qu'il avait en quelque sorte désapprise, donnèrent à son cœur froissé un soulagement auquel il ne croyait plus. Il fut heureux; car, venu pour quinze jours seulement, il ne partit qu'à regret, après un séjour de deux mois. Il signala son passage par un nouvel acte de générosité et de délicatesse; pour que sa sœur ne se fatiguât plus à donner des leçons, il lui assura une pension plus que suffisante à ses besoins (1).

Il voulut laisser à sa ville natale un souvenir de son séjour. On appropriait alors l'ancienne abbaye de Saint-Martin pour y transférer l'Hôtel-Dieu. Il désira revoir cet édifice, où avait travaillé son père, où lui-même, tout enfant, l'avait souvent suivi. Berthelemy, à l'aspect de

(1) Dans ce voyage, il fit le portrait d'une de ses jeunes parentes, fort belle femme, d'après laquelle il peignit en outre une tête d'étude. Ces deux toiles sont conservées dans sa famille.

ces lieux, éprouva sans doute une vive et profonde émotion; car en entrant dans la chapelle, non encore terminée, il s'écria : — « Je ferai un tableau pour le » maître-autel; mon pays a possédé mes premiers essais; » je veux lui faire hommage de mon dernier soupir en » peinture. »

De retour à Paris, Berthelemy y retrouva, avec ses habitudes ordinaires, ses chagrins et ses tourments; ils lui parurent alors d'autant plus difficiles à supporter qu'il en avait été quelque temps soulagé; et sa santé s'altéra de nouveau. Il tenait toutefois à réaliser sa promesse. Il se mit à étudier le sujet de son tableau; et, ses idées bien arrêtées, il en peignit une esquisse que sa famille a recueillie après sa mort et qu'elle conserve avec respect, bien moins comme un précieux objet d'art, que comme un pieux souvenir. On nous saura gré peut-être de reproduire ici ce sujet tel qu'il l'avait conçu et exposé lui-même :

« La Religion, sur des nuages, occupe le milieu du » tableau; elle tient la croix qui la caractérise, et son » geste semble encourager la piété et le zèle des reli- » gieuses qui consacrent leur vie au soulagement des » malheureux. La Religion est accompagnée de l'Huma- » nité, sous la figure d'une femme jeune et belle dont la » physionomie douce annonce la bienveillance; cette » dernière est richement vêtue, pour exprimer que la » richesse peut et doit secourir l'infortune. L'Humanité, » d'une main couvre de son manteau une femme pauvre qui » lui présente son enfant nouveau-né; elle tend l'autre à » un vieillard que le poids des années accable. Aux pieds » du vieillard, est un jeune enfant épuisé de fatigue et de » besoin. Tandis que la supérieure, suivie de plusieurs » religieuses, s'avance au secours de ces infortunés,

» d'autres présentent un breuvage à un malade dont les » traits peignent la souffrance, et qu'elles soutiennent, » assis sur un lit qui occupe le premier plan ; le fond du » tableau représente l'intérieur d'une salle de l'hospice. »

Cependant le mal qui minait sourdement Berthelemy faisait des progrès ; sa mélancolie s'en augmenta ; mais l'exécution de son tableau était pour lui un engagement sacré ; et, chaque fois que ses forces le lui permettaient, il y travaillait avec ardeur. Il avait esquissé son sujet et peint en entier, tout d'abord, le malade et le lit sur lequel il repose ; — triste épisode si bien en harmonie avec sa propre situation ! — il semblait qu'il s'y complût ; et souvent, en montrant à ses amis la figure et les membres décharnés de ce moribond, il leur disait avec un amer sourire qu'il s'était peint lui-même. Si vous avez eu le malheur de voir expirer dans vos bras un père, un frère, un ami, vous ne regarderez pas, sans une profonde émotion, ce pâle visage où la mort va dans quelques instants effacer l'expression de la souffrance. Elle allait aussi briser le pinceau de Berthelemy ; elle avait irrévocablement borné là son œuvre (1).

Bientôt la maladie de Berthelemy le mit dans l'impuissance de continuer son travail ; il s'alita dans les pre-

(1) Ce tableau présente encore un intérêt d'un autre genre ; c'est que la tête de la supérieure (Mme Delamer, en religion sœur sainte Catherine), est un véritable portrait. Cette vénérable femme ne voulait point poser ; il ne convenait guère, disait-elle, qu'une religieuse se fît peindre, et elle n'y consentit enfin que sur les instances de Berthelemy qui lui persuada que ses traits ajouteraient à la vérité de son sujet ; que c'était d'ailleurs un souvenir que réclamait sa communauté à laquelle appartiendrait exclusivement ce tableau. Berthelemy, pendant son séjour à Laon, avait fait ce portrait et l'avait emporté.

miers jours de janvier 1811 ; il sentit dès lors qu'il était frappé mortellement ; il voulut mettre ordre à ses affaires ; et, le 16 de ce même mois, il dictait ses dernières volontés, assisté encore de Vincent et de Ménageot, ces inséparables amis qui, après avoir avec lui traversé la vie tout entière, et partagé ses travaux, ses plaisirs et ses chagrins, venaient pleurer près de son lit de mort (1). Ils ne lui survécurent que cinq ans, et, par un singulier effet du hasard, finirent tous deux dans la même année. Ainsi s'éteignit cette trinité de vrais artistes ; voués à la même carrière, et bien qu'inégalement partagés du côté des talents, de la fortune et des honneurs, leur amitié sans rivalité, sans envie, a traversé plus d'un demi-siècle, vive, sincère, désintéressée comme aux beaux jours de leur jeunesse, et digne des temps antiques.

Nous avons dit que Berthelemy avait laissé sa dernière œuvre imparfaite ; une main amie l'a terminée. L'artiste qui accepta cette tâche, a su, avec une délicatesse qui lui fait honneur, respecter scrupuleusement la portion faite par Berthelemy ; son amour-propre peut-être pouvait souffrir de la comparaison, il n'a pas voulu le voir. Qui d'ailleurs pourrait interpréter la pensée d'autrui comme celle qu'il a conçue lui-même ?

Ce tableau, terminé en 1811 (2), occupe la place que lui avait assignée Berthelemy. On ne peut penser, sans être attendri, à un rapprochement auquel semble s'être

(1) Berthelemy succomba le 1er mars 1811, dans le logement qu'il occupait au palais des Quatre-Nations depuis 1806, époque de la translation des académies dans cet édifice.

(2) L'installation de l'Hôtel-Dieu, dans l'ancienne abbaye de Saint-Martin, se fit solennellement le 22 mai 1811.

encore prêté le hasard : dans cette étroite chapelle, dans son sanctuaire plus restreint encore, il a rassemblé et des boiseries sculptées par le père, jeune alors (1), et *le dernier soupir en peinture* de son fils, réunis tous deux, après 70 années, par leurs ouvrages, comme ils le sont par la tombe.

Excellent fils, Berthelemy professa pour sa mère, pendant une longue carrière de plus de 86 années, un respect qui lui survécut ; il ne souffrit pas que jamais personne occupât, après elle, la chambre où elle avait cessé de vivre. Frère dévoué, ami constant ; d'un caractère réfléchi et sérieux ; irrésolu dans tout ce qui touchait à ses intérêts personnels ; ferme et décidé, quand il s'agissait d'un devoir à accomplir ; généreux pour tous ceux qu'il aimait ; modeste et défiant de lui-même, il ne pouvait se résoudre à se produire ; c'est ainsi qu'il s'est laissé oublier du pouvoir, et telle a été sans doute la source de ces idées chimériques qui l'ont rendu si malheureux et qui, dégénérant en une véritable maladie, ont avancé sa mort.

Qu'il nous soit permis de rapporter ici quelques anecdotes relatives à Berthelemy ; ces petites scènes de la

(1) Les boiseries qui ornent le sanctuaire de la chapelle de l'Hôtel-Dieu proviennent de l'abbaye de Vauclerc, où Berthelemy père avait été appelé à travailler, ainsi que nous l'avons dit au commencement de cette notice. Elles ont été, lors de la création du nouvel hospice, achetées des propriétaires de l'ancien couvent. Les quatre tambours qui garnissent les coins représentent l'*Annonciation*, la *Nativité*, le *Saint-Esprit descendant sur les Apôtres*, la *Résurrection*. Ces différentes sculptures dénotent plus d'habilité de main que de talent artistique. Il suffit de comparer les panneaux provenant de Vauclerc avec ceux qui décorent le chœur de l'Eglise Saint-Martin, ouvrage aussi de Berthelemy, pour y reconnaître les mêmes dispositions et le même travail.

vie intime sont le complément indispensable d'une biographie. Dans ces circonstances familières, le personnage, presque toujours pris à l'improviste, n'a pas le temps de se draper, de se poser ; et son caractère, sous une impression subite, se révèle et se montre dans toute sa sincérité.

Berthelemy était bon, avons-nous dit, autant qu'ami de son art. Un jour, il peignait ; son modèle affublé d'une ample toge posait, sénateur romain ; la séance avait été longue et la fatigue le gagnait. L'artiste s'en aperçut, et s'arrêtant aussitôt : — Repose-toi, lui dit-il. — Le brave homme descend de son estrade et, sans quitter son costume, va chercher son déjeûner qu'il avait déposé dans un coin de l'atelier ; un morceau de pain, une pomme en composaient le menu ; mais l'appétit l'assaisonnait. Le pauvre modèle, tout en mangeant, se promenait en long et en large pour se dégourdir les jambes. Tout-à-coup, Berthelemy lui crie : — Halte ! ne bouge pas. — Le sénateur étonné reste, le jarret tendu. Dans sa promenade, la toge s'était drapée par hasard d'une manière gracieuse, et offrait un bel effet de plis et de lumière. L'artiste saisit une feuille de papier, ses crayons, et dessine sans s'inquiéter du pauvre diable qui, les bras tendus, regardait alternativement son pain et sa pomme (1) qu'il n'osait approcher de ses lèvres. Berthelemy, venant à remarquer son air piteux, se prend à sourire, et, ne voulant pas prolonger le supplice de ce

(1) Je m'amusais à feuilleter les cartons de Berthelemy ; rencontrant sous ma main un dessin représentant un vieillard à la longue barbe blanche, revêtu de la toge romaine, et tenant dans ses deux mains étendues (ce qui me parut étrange) un morceau de pain et une pomme, je demandai à l'artiste quel était ce sujet ? Il me raconta alors en riant l'anecdote que je transcris ici.

Tantale improvisé, il lui donne une pièce de monnaie et lui dit : — Va au prochain cabaret finir ton repas et boire à ma santé. — Le peintre, on le conçoit, renonçait pour ce jour-là à son travail.

Dans une autre circonstance, nous allons voir percer cette prédisposition de Berthelemy à s'alarmer trop facilement. Il était sous l'influence déjà de cette maladie noire dont nous avons parlé ; un vieux curé de Laon se présente un jour chez lui ; il l'accueille avec cette bienveillance qu'il montrait à tout visiteur venant de sa ville natale ; le caractère d'ailleurs et l'air vénérable du vieillard lui en eussent fait un devoir. Après les premières politesses, la conversation s'entame et Berthelemy, curieux de savoir à quel personnage il a affaire, s'excuse auprès de son interlocuteur de ne le point connaître, ou du moins de ne savoir pas le reconnaître. — Je ne m'en étonne pas autrement, lui dit le bon prêtre ; je suis l'ancien curé de Saint-Jean-au-Bourg (1), paroisse de votre famille, et je vous ai connu bien jeune. — Il est possible ; mais j'ai beau chercher dans mes souvenirs, je ne puis... — Attendez, je vais vous mettre sur la voie ; c'est moi qui ai enterré monsieur votre oncle, madame votre grand'tante, monsieur votre père, monsieur... — Berthelemy se dresse d'un seul bond, et d'un ton où se mêlaient tout à la fois l'inquiétude et le mécontente-

(1) L'abbé Des....., ancien curé de Saint-Jean-au-Bourg, avant la révolution de 89 ; depuis principal du collége de Laon ; mort chapelain de l'Hôtel-Dieu, en 1819, âgé de 81 ans. Ce digne ecclésiastique, marcheur infatigable, sortait de chez lui, les deux mains derrière le dos, comme pour une promenade ordinaire et, dans un âge très-avancé déjà, franchissait d'une seule traite la distance de Laon à Paris. C'est dans une de ces faciles excursions qu'il visita Berthelemy.

ment : — Est-ce que par hasard, s'écrie-t-il, vous viendriez pour m'enterrer aussi?... — Le pauvre curé, tout interdit du brusque changement qui s'était opéré dans les manières et le ton du peintre, s'était levé en même temps que lui ; ce dernier ne le fit point rasseoir et, prétextant un rendez-vous, l'éconduisit. Le vieux prêtre à peine sorti, Berthelemy se mit à réfléchir et se reprocha vivement sa sotte susceptibilité et son emportement. Aussi le lendemain, dès le matin, il alla trouver l'abbé à son hôtel ; lui demanda pardon de son incartade et lui fit promettre, comme preuve qu'il ne lui en voulait pas, de venir, ce même jour, dîner avec lui. Berthelemy avait invité quelques amis ; il fut d'autant plus prévenant pour le vieux curé qu'il avait des torts à réparer. Le repas fut gai. Berthelemy raconta à ses convives, d'une manière plaisante, mais franche, la scène de la veille et renouvela en leur présence ses excuses au digne vieillard. — Je n'ai rien à vous pardonner, répondit celui-ci ; car j'ai reçu moi-même une petite leçon dont je profiterai. Desormais, je parlerai des baptêmes et des mariages que j'ai faits ; mais je ne me vanterai plus d'avoir enterré personne.

Berthelemy était généreux et faisait le bien avec simplicité ; il n'aimait pas qu'on l'en remerciât, et dans ces circonstances, il changeait le sujet de la conversation, ou répondait par une plaisanterie. Il venait de donner une nouvelle preuve de délicate attention à sa sœur, et elle lui disait avec attendrissement : — Je ne sais vraiment, mon frère, comment je pourrai jamais reconnaître tant de bontés. — Rien pourtant ne vous est plus facile ; vous êtes une sainte fille, et Dieu ne peut manquer de vous exaucer ; demandez-lui, ma sœur, qu'il me pardonne les bras et les jambes que, trop souvent, j'ai cassés à ses

saints ; c'est un rude péché qui me pèse ; obtenez-m'en l'absolution, et c'est moi qui vous redevrai.

C'était en juillet 1798, un jeune peintre que Berthelemy avait connu dans son dernier voyage à Rome, vient le trouver à Paris et le prier de lui prêter son appui ; il était dans la gêne. Berthelemy l'entretient quelques instants ; mais forcément obligé de sortir, il l'invite à l'attendre ; et lui donnant papier et crayon, l'engage à s'occuper, afin que le temps lui paraisse moins long. — Que voulez-vous que je vous fasse, demande l'Italien ? — Tout ce que vous voudrez.... tenez.... faites le portrait de ma mère, répondit Berthelemy, et il partit. L'artiste se mit aussitôt à l'œuvre, et quand, au bout de quelques heures, Berthelemy rentra, un charmant portrait au crayon noir rehaussé de blanc était achevé (1) ; il le trouva parfait de dessin et de ressemblance ; mais pendant qu'il en faisait l'éloge, sa mère, d'un air fort mécontent, lui murmurait à l'oreille : — Il ne m'a pas flattée ton peintre. — Notez que la bonne dame avait alors 74 ans bien sonnés. Ce portrait fut pour Berthelemy le sujet d'une généreuse rémunération ; et il fit, dans la suite, tout ce qui dépendit de lui pour être utile à l'artiste.

Nous venons de voir ce qu'était Berthelemy dans ses rapports avec les hommes ; un dernier trait nous fera connaître comment il comprenait la dignité de l'art. Lorsqu'il était pensonnaire à Rome, il avait, dans la première année de son séjour, peint en Bacchante une femme qu'il avait beaucoup aimée. Pour tout vêtement, il lui avait mis une couronne de pampre au front, et un thyrse à la main. Cette figure, produit d'une ardente passion et presque improvisée, était remarquable d'expression, de

(1) Ce dessin, conservé dans la famille, porte le nom de Santo-Angelino, romain, et la date du 15 messidor an VI (3 juillet 1798.)

dessin et de couleur; c'était une des belles pages du peintre, telle était du moins l'opinion de ses amis; il l'avait conservée avec soin. Mais, quand le moment du départ approcha, il s'en trouva embarrassé; Berthelemy respectait tant sa mère! et pourtant une circonstance imprévue pouvait exposer cette peinture à ses yeux. Il n'hésita point; et prenant une brosse il couvrit d'une couche épaisse de blanc cette toile, et lui rendit ainsi sa physionomie primitive. Un jour (sa mère n'existait plus alors), le trio réuni, comme souvent chez Berthelemy, rappelait les souvenirs de Rome; et celui de la Bacchante se réveilla au milieu de tant d'autres. Berthelemy la montra dans un coin de son atelier, cachée sous son voile impénétrable. Les deux amis se récrièrent, et leurs regrets, sans que Berthelemy le leur laissât pénétrer, excitèrent chez lui un secret désir de la revoir, et de juger cette œuvre à froid. Il la confia à l'un de ces patients restaurateurs de tableaux qui savent avec tant d'adresse retrouver, sous des retouches trop souvent malheureuses, la peinture du maître et la faire revivre. Ici le travail, moins difficile, exigeait de moindres soins et, peu de jours après, la Bacchante reparaissait telle que l'avait créée le pinceau de feu du jeune homme. Berthelemy la revit avec satisfaction; il s'avoua que rarement il avait fait aussi bien; il la contempla, il la montra à ses amis surpris; et, malgré leurs éloges et leurs piquantes plaisanteries sur ses scrupules exagérés, disaient-ils, il eut le courage de déchirer cette toile et de la brûler. Il pensait que le peintre, comme le poète, ne doit jamais laisser vivre une œuvre qui, dût-elle ajouter à sa réputation d'artiste, imprimerait à son nom d'homme, aux yeux de la postérité, une tache ineffaçable de licence et d'immoralité.

Voilà quel fut l'homme chez Berthelemy ; quant à l'artiste, nous nous croyons incompétent à le juger ; tout en aimant les arts, nous n'y sommes point assez initié pour nous ériger en critique, et nous craindrions de nous faire appliquer le conseil d'Apelle : *Ne sutor*... D'un autre côté, nos éloges pourraient paraître intéressés. Nous nous contenterons donc de reproduire quelques-unes des appréciations qu'ont faites de son talent des autorités dignes de confiance. Nous citerons d'abord le jugement que portait, en 1810, le jury des prix décennaux sur le peintre laonnois : « Berthelemy a montré un talent par-
» ticulier pour ce qu'on appelle en peinture les grandes
» machines ; et son imagination semble le porter de
» préférence aux compositions allégoriques. Son dessin
» manque quelquefois de grandeur, de force et de cor-
» rection ; mais il est gracieux, coulant, offrant toujours
» des formes aimables. La perspective linéaire, si néces-
» saire à la composition des plafonds, est bien entendue
» dans ceux du palais du Sénat. On y a loué surtout la
» richesse des effets, l'enchaînement heureux des diver-
» ses parties, la grâce des mouvements variés des
» figures ; et, ce qui est rare dans les productions de ce
» genre, il y règne une harmonie suave, un ton aérien
» qui charme l'œil du spectateur le moins exercé. »

L'auteur du *Musée de sculpture* (1), ouvrage tout récent, s'exprime ainsi sur le compte de Berthelemy : « Il se
» sentait porté vers les grandes compositions dont il
» entendait bien l'ordonnance, et qu'il rendait avec un
» dessin qui ne manquait ni de pureté, ni d'élégance.
» Souvent cependant il abusait de sa facilité et ne consul-
» tait pas assez la nature ; son pinceau était plus facile

(1) Le comte de Clarac.

» que vigoureux et son coloris avait de la finesse et du
» brillant; il portait même quelquefois cette dernière qua-
» lité à l'excès. »

Nous ajouterons encore ici quelques lignes tracées sur Berthelemy par un jeune écrivain distingué, notre contemporain tout à la fois et notre compatriote : « Les deux
» faces du talent de Berthelemy s'épanouissent dans tout
» leur éclat au milieu de la cathédrale (de Laon); il a
» peint deux Assomptions, l'une dans sa jeunesse, l'autre
» dans sa maturité. Dans la première, il y a des souve-
» nirs de l'école de Boucher, les anges ressemblent
» beaucoup à des cupidons; dans la seconde, c'est
» Greuze qui domine; il n'y a pourtant pas là de *cruche*
» *cassée*. Berthelemy est un plus grand peintre dans la
» chapelle de l'Hôtel Dieu. (1) »

Je pourrais multiplier ces citations; mais les opinions portées sur les ouvrages de Berthelemy, reproduisent presque toutes les mêmes éloges et les mêmes critiques. Il faut, pour bien juger d'ailleurs un artiste, se reporter à l'époque où il a vécu; se bien pénétrer des qualités et des défauts de l'école à laquelle il appartient, et lui tenir compte des influences qu'il a dû subir et auxquelles il ne pouvait manquer de se laisser entraîner.

Nous nous résumerons en disant que, si Berthelemy n'est point un peintre en première ligne, il n'est pas sans quelque mérite pourtant l'artiste qui, sous Louis XVI, sous le Consulat et sous l'Empire tour à tour, fut chargé par le gouvernement de travaux d'art importants; qui remplit dignement, seul comme peintre, en présence de savants distingués, et sous les yeux d'un général juste appréciateur, une mission délicate et périlleuse; et qui,

(1) L'*Artiste en province*, par Arsène Houssaye.

pendant vingt ans, fut professeur à l'école spéciale de dessin ; ces divers titres, ce nous semble, suffisent pour le placer avec quelque honneur au nombre des hommes remarquables dont se glorifie la ville de Laon.

J'ai cru devoir, pour compléter cette notice biographique, y joindre la liste des principaux ouvrages dûs au pinceau de Berthelemy.

CATALOGUE,

PAR ORDRE CHRONOLOGIQUE, DES PRINCIPAUX OUVRAGES PEINTS PAR BERTHELEMY.

Tableaux.

ANNÉE.

1762. — *Une Assomption.* (4 mèt. de hauteur sur 2 mèt. de largeur.) — Son premier tableau connu ; il est placé dans la cathédrale de Châlons-sur-Marne.

1764. — *Cléobis et Biton conduisant leur mère au temple de Junon.* — Tableau qui lui mérita le deuxième grand prix à l'académie de peinture.

1766. — *Une Assomption.* — (4 mèt. de hauteur sur 2 mèt. de largeur.) — Ce tableau, peint pour l'abbaye de Vauclere, en fut enlevé à l'époque de la révolution de 89, et fut apporté à Laon. Il est placé dans la cathédrale.

1767. — *Alexandre tranchant le nœud gordien.* — Tableau qui lui valut le premier grand prix ; il se trouve à l'école des Beaux-Arts.

1770. — *La décollation de Saint-Jean.* — Ce tableau peint pour l'abbaye de Saint-Jean à Laon, devint à l'époque

de la Révolution la propriété de l'église de Presles-et-Boves, arrondissement de Soissons ; on l'y voit encore aujourd'hui.

1777. — *Le siège de Calais.* — C'est sur ce tableau que Berthelemy fut agréé à l'Académie. Il le reproduisit en 1779, avec d'heureux changements ; ce n'est qu'après ces corrections qu'il a été exécuté en tapisserie aux Gobelins, et gravé plus tard par Anselin, qui présenta son œuvre à l'Assemblée nationale en 1790. Ce tableau, sans destination actuelle, est déposé dans les magasins du Louvre.

1781. — *Apollon ordonnant au Sommeil et à la Mort de porter le corps de Sarpédon dans son royaume de Lycie.* — Ce tableau fut le titre d'admission de Berthelemy à l'Académie.

1782. — *Marcel Etienne, prévôt de Paris, tué par Maillard.* (1er août 1358.) — Ce tableau, en ce moment sans destination, est dans les magasins du Louvre. Il a été exécuté en tapisserie aux Gobelins.

1785. — *Manlius-Torquatus condamnant son fils à mort.* — (3 mèt. 25 sur 2 mèt. 60.) — Berthelemy, en 1791, pour satisfaire au goût de l'époque, alors qu'en France tout tournait au romain, réexposa ce même tableau auquel il n'avait fait que quelques retouches. Il a été aussi exécuté en tapisserie.

1787. — *Entrée de l'armée française à Paris sous Charles VII.* (13 avril 1436.) — Ce tableau se trouve dans les galeries du Musée de Versailles, n° 118, aile du nord, rez-de-chaussée, salle n° 6. Il a été exécuté en tapisserie aux Gobelins.

1789. — *Constance d'Eléazar qui préfère la mort au crime*

de manger de la chair défendue. — J'ignore le sort de ce tableau.

1789. — *Sainte Catherine, à Alexandrie, soutenant la foi chrétienne devant une réunion de philosophes.* — Je n'ai pu avoir de renseignements sur ce tableau, et pourtant il est gravé au trait dans les *Annales du Musée*, par Landon (11e vol., pl. 10); voilà dans quels termes le rédacteur en parle : « Il règne beaucoup de sagesse » dans cette composition ; les intentions, sans être » fortes, sont naturelles et bien senties. L'artiste a » multiplié les draperies ; mais comme elles sont ajus- » tées grandement, elles contribuent à donner à cet » ouvrage le mérite de la simplicité. »

1790. — *Une Assomption.* — (4 mèt. 20 cent., sur 2 mèt. 60.)—Ce tableau, peint pour l'abbaye du Sauvoir-sous-Laon, fut, à l'époque de la Révolution, rapporté dans cette ville ; il est exposé dans la cathédrale. Nous pensons qu'on verra avec intérêt comment cette *Assomption* et celle provenant du couvent de Vauclerc, échappées toutes deux à la destruction, ont été retrouvées et restaurées.

Lors de son dernier voyage à Laon, Berthelemy s'était informé de ce qu'étaient devenues ces deux toiles. Personne n'avait pu lui en donner des nouvelles. Un de ses parents pourtant se rappelait confusément avoir vu ces tableaux à Laon. Il se souvint bientôt que c'était dans la cathédrale, alors transformée en *Temple de la Raison*. On les avait fait servir à boucher deux fenêtres en mauvais état; car, malgré leur culte pour la déesse, les adeptes s'occupaient peu d'entretenir son sanctuaire. Ce parent ajoutait même que, comme sujets religieux, ils avaient été frappés par des soldats patriotes de

coups de sabre et de baïonnette ; mais il ignorait entièrement ce que depuis on en avait fait. Berthelemy avait en vain parcouru la cathédrale, il n'y avait rien vu.

Après son départ, deux amateurs de peinture, dont l'un était parent de Berthelemy, eurent à cœur de retrouver ces tableaux. Ils firent à leur tour, dans la cathédrale, les recherches les plus minutieuses ; enfin, dans une chapelle obscure, abandonnée et encombrée de mille débris de toute espèce, sous un amas de boiseries, ils découvrirent deux énormes châssis qui leur parurent être des tableaux ; mais il était impossible de rien distinguer, sous la couche épaisse de poussière qui les recouvrait. Bientôt, au moyen d'une éponge, ils mirent à jour la peinture et le nom de Berthelemy. Ils étaient heureux de leur succès. Ils furent autorisés à faire arracher ces tableaux de leur retraite, et ils les soumirent à une ablution complète.

Ils étaient dans un état déplorable ; outre les détériorations que leur avait fait éprouver une longue exposition à l'injure du temps et à l'humidité, ils étaient en effet mutilés comme on l'avait d'avance annoncé.

Bien que paysagistes, les deux artistes ne craignirent point, en l'absence d'une main plus spécialement exercée, d'entreprendre la restauration de ces tableaux. Secondés par le conseil de fabrique, ils parvinrent à force de travail, de patience et de soins, à en réparer les énormes déchirures, et à rétablir de leur mieux les parties de peinture altérées et même entièrement effacées ou arrachées. La cathédrale doit à leur dévouement et à leur zèle la conservation des deux tableaux du peintre laonnois.

1791. — *Une sainte famille en Egypte.* — (3 mèt. 90 sur

2 mèt. 30.) — Le comte de Clarac, dans son *Musée de sculpture*, mentionne ce tableau, dont je n'ai trouvé ailleurs aucune indication. La date qu'il lui assigne pourrait faire croire peut-être à une erreur.

1808. — *L'Empereur, alors général en chef de l'armée d'Egypte, après avoir passé l'isthme de Suez, visite les fontaines de Moïse ; il est accompagné du général Cafarelli, d'une partie de son état-major, et de quelques membres de l'Institut d'Egypte.* (2 mèt. 22 c., sur 1 mèt. 77 c. Figures de 50 centimètres de proportion.) — Ce tableau, commandé pour la galerie de Diane où il fut d'abord placé, se trouve aujourd'hui au Musée de Versailles (n° 773, aile du nord, 1er étage, salle n° 77.)

Nous avons dit, dans la notice précédente, ce que ce tableau coûta de peine et de soucis à son auteur. On ne sera pas fâché sans doute de voir quelle appréciation en fut faite alors. J'extrais d'une revue critique du salon de 1808 le jugement suivant : « Bien que ce » morceau soit un beau paysage, nous ne faisons pas » difficulté de le ranger parmi les tableaux d'histoire ; » parce qu'il offre une circonstance intéressante de la » vie de l'Empereur, le portrait d'un général (Cafarelli) » qui lui fut cher à plus d'un titre, et que la mort a » moissonné en Egypte. Cette œuvre offre de très- » belles parties, de beaux sites, de la variété, du » mouvement, et une couleur parfaitement convenable » au climat sous lequel la scène se passe ; les figures » des Arabes qui se reposent près des fontaines, sont » fort belles de dessin, d'expression et d'attitude. »

1811. — *La Religion et l'Humanité s'unissant pour soulager les souffrances.* (3 mèt. 50 de largeur, sur 3 mèt. de hauteur.) — Ce tableau, fait pour la chapelle de

l'Hôtel-Dieu de Laon où il est placé, est le dernier ouvrage de Berthelemy; il est mort après avoir peint seulement le malade et le lit sur lequel il repose; cette œuvre a été terminée par Monsiau, élève de Peyron, d'après l'esquisse peinte de l'auteur.

Plafonds.

1786. — *Le lever de l'Aurore.* — Peint au palais de Fontainebleau, dans le boudoir de la reine Marie-Antoinette.

1786. — *Minerve présidant les sciences et les arts.* — Au même palais, dans le salon de musique.

1800-1804. — *Le triomphe de la philosophie.* — Peint au palais du Sénat-conservateur, dans la salle dite de *Joseph Vernet*, parce que, dans l'origine, y furent exposées les marines de ce peintre célèbre. Tel est le sujet du plafond de Berthelemy : « Le génie victorieux de la » France, appuyé sur un faisceau, symbole de force » et d'union, révèle à Clio la gloire des Français et le » retour de l'ordre; il tient d'une main qu'il élève, la » figure de la Victoire, et de l'autre une branche » d'olivier; à la clarté de son flambeau, la Philoso- » phie, assise sur un nuage et accompagnée de la » Justice et de la Félicité publique, pose sur la tête » de la France le cercle de l'immortalité. Tandis que » Clio grave sur un bouclier de bronze les hauts faits » des Français, qu'Euterpe les chante sur sa lyre et » que Calliope célèbre, dans ses vers, les vertus et le » courage des citoyens qui ont illustré la patrie, la » Renommée, planant dans les airs, les publie au » monde entier. Auprès de l'Histoire, on remarque les » bustes de J.-J. Rousseau et de Vernet. »

On comprend que dans un tableau dont le sujet est le triomphe de la Philosophie, Rousseau devait trouver sa place; si le peintre y a placé le buste de Vernet, c'est un tribut d'hommage sans doute qu'il a voulu payer à l'illustre artiste, une allusion qu'il a faite au nom que porte la salle qui renfermait ses œuvres immortelles.

Dans les voussures de ce plafond décoré d'après les dessins de l'architecte Chalgrin, ami de Berthelemy, sont quatre bas-reliefs dont ce dernier a esquissé les sujets, et qui ont été peints en grisaille par Pierre-François Lesueur, né à Paris en 1757. Ils représentent, le premier : l'*Agriculture*. Cincinnatus labourant son champ, reçoit l'envoyé du Sénat qui lui annonce sa nomination au consulat.

Le second : l'*Instruction publique*. Socrate, Platon et les autres philosophes d'Athènes expliquent à leurs disciples les éléments des sciences.

Le troisième : *Le fruit des victoires*. Marcellus, maître de Syracuse, en fait enlever les monuments des sciences et des arts pour servir à l'instruction et à la gloire de sa patrie.

Le quatrième enfin : *Le Commerce et l'Industrie*. Neptune et Minerve, suivis de l'Abondance, déposent sur un autel l'olivier de la Paix ; et Mercure encourage et fait fleurir le Commerce, en fournissant aux citoyens laborieux les matières qu'ils mettent en œuvre sous les yeux de l'Industrie.

1800-1804. — *Le livre et les attributs de la Loi.* — Peint au palais du Sénat, dans l'ancienne salle des conférences.

1800-1804. — *L'Apothéose de Napoléon.* — Au même palais, dans la salle du trône.

Ces deux dernières salles, reliées par l'ancienne chambre des pairs, forment aujourd'hui avec elle la magnifique galerie des fêtes qui vient d'être inaugurée par le bal offert au nouvel Empereur par le Sénat.

Ainsi jusqu'alors ont été respectés, au milieu de tant de changements qu'a subis le palais du Luxembourg, ces beaux plafonds dus au pinceau de Berthelemy.

1802. — *Prométhée, avec le secours de Minerve, animant sa statue.* — Ce plafond, peint dans la salle d'entrée du musée de sculpture et détruit depuis par une infiltration d'eau, ainsi que nous l'avons dit, a été refait en 1826, par Mauzaisse, élève de Vincent et de Guérin, d'après l'esquisse peinte laissée par Berthelemy. Voici le jugement qu'a porté de l'œuvre primitive, Landon, dans ses *Annales du Musée* (10e vol. pl. 48) : « On doit » des éloges à l'heureuse disposition de toutes les » figures qui se soutiennent bien dans l'air, et n'ont » pas le défaut de paraître tomber, comme il n'arrive » que trop souvent aux figures des coupoles. Les tons » sont légers ; le coloris général est d'une harmonie » agréable et le dessin d'un style élégant.

» La peinture des plafonds offre de grandes diffi- » cultés, et le mérite de celui-ci ne peut que confir- » mer la réputation que Berthelemy s'est acquise dans » ce genre. »

Portraits.

1766. — *Un portrait de famille.* — Conservé par les parents de l'auteur.

1799. — *Un autre portrait.* — Dequin, né à Laon en

1762, membre du conseil des Cinq-Cents, conseiller à la cour d'Amiens. Ce portrait est conservé dans sa famille.

1799. — *Un autre.* — Mme Dequin, femme du précédent.

1804. — *Un portrait.* — Devisme, né à Laon, en 1749, membre du corps législatif, procureur impérial, auteur d'une histoire de Laon, d'une traduction en vers d'Horace, etc.

1808. — *Un portrait d'homme.* — Conservé dans la famille de l'auteur.

1809. — *Un portrait de femme.* — Id.

1809. — *Une tête d'étude d'après la même.* — Id.



